

ROGER MARTIN DU GARD

JOURNAL

I

TEXTES AUTOBIOGRAPHIQUES
1892-1919

ÉDITION ÉTABLIE,
PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR CLAUDE SICARD

nrf

GALLIMARD



INTRODUCTION

Voici un livre scandaleux.

Martin du Gard y révèle-t-il enfin le secret profond de sa personnalité, autour duquel on tourne depuis des années, et qu'il a, de son vivant, lui-même entretenu ? Point du tout : s'il multiplie les observations d'ordre sexuel, s'il est, parfois jusqu'à l'obsession, troublé par la nudité masculine, et s'il est aisé d'en retrouver l'explication dans un traumatisme prépubertaire, si son désir, à l'évidence, est homosexuel, rien ici n'en évoque la réalisation. Martin du Gard, qui attire et encourage les confidences intimes, se livre à l'acte par procuration. À chacun de composer comme il le peut avec son sexe ; le tout est de s'accepter ; ni honte ni gloire : ces choses-là, vous savez, sont dans la nature... Que les pudibonds en manque de croustillant s'abstiennent donc. Ils seraient trop déçus.

Le Journal de Martin du Gard étale-t-il avec cynisme ses mésententes conjugales ? Présente-t-il un portrait odieux de son épouse Hélène ? « Comme tous ceux qui tiennent un "journal intime" », constate-t-il en août 1951, alors qu'il a cessé de tenir le sien deux ans plus tôt, à la mort de sa femme, « je n'étais jamais si impatient de prendre la plume qu'aux jours de crise, qu'aux jours de contrariété, de méchante humeur ». Déjà, en juillet 1932, à l'idée qu'Hélène pourrait lui survivre et lire son Journal, il avait noté à son intention : « Je lui demande d'avance pardon de ce qu'elle y trouvera de douloureux pour elle. J'ai écrit au jour le jour, sans contrôle ni réticences. Tous les heurts de notre vie conjugale ont eu leur écho dans ces pages. Je regrette de ne pas y avoir davantage exprimé aussi ma tendresse, mon estime, l'amour de ma vie. » C'est d'ailleurs pourquoi il a voulu conserver les lettres de sa femme, comme « une équitable contrepartie » aux passages « outrés, tendancieux, inexacts » de ses carnets : « Si jamais mon Journal était publié, les lettres de ma femme fourniraient à mon annotateur d'abondantes et pertinentes rectifications

dont il serait inadmissible de ne pas faire état¹. » *Et l'on comprend qu'au premier anniversaire de la mort d'Hélène il ait tenu à distribuer à ses amis une « image-mémorial » où figure cet extrait de lettre-testamentaire : « À ceux que j'aimais et qui ne croient plus en Dieu, je demande de me garder une pensée fidèle et indulgente. Si je les ai mal aimés, et si je les ai fait souffrir, qu'ils me pardonnent comme je leur pardonne moi-même du fond du cœur toutes les souffrances qu'ils ont apportées dans ma vie, et que j'ai offertes à Dieu, pour qu'il les leur rende en bénédictions². » À sa fille Christiane, Martin du Gard expliquera peu après : « Ta mère a beaucoup et silencieusement souffert, à cause de moi, à cause de nous. J'estime qu'il faut qu'on le sache, et j'aurais honte de le cacher. Trop de gens, autour de nous, l'ont crue heureuse, et sont enclins à me donner le beau rôle d'un Jean Barois marié à une bigote indéfendable³... » Sur le plan de la vie conjugale, donc, le Journal de Martin du Gard est loin de se présenter comme le plaidoyer pro domo, insupportable, qu'il aurait pu être. Son auteur, bien des fois, s'est rendu compte qu'il l'écrivait « pour [se] donner raison⁴ » : « je sens bien que je donne toujours aux événements que je note le coup de pouce qui me les rend favorables, et qui peut aider à ma disculpation. Il y a de si insensibles façons d'altérer les faits en les relatant⁵ ! » Il est de trop bonne foi, cependant, il aime trop la vérité pour ne pas, chaque fois, s'efforcer à l'impartialité, quitte même à douter de lui et à battre sa coulpe sans vrai motif — ni, bien entendu, sans volonté suspecte de se mortifier.*

Ce Journal est-il scandaleux par la relation qu'il présente des rapports entre un père et sa fille ? Martin du Gard, tant dans sa vie que dans ses œuvres, publiées ou non, s'est trop montré troublé par l'inceste pour que la question ne soit pas posée : lorsque Christiane « trompe sa confiance » pour épouser son meilleur ami Marcel de Coppet, qui a son âge et qu'il considère comme son alter ego depuis 1902-1903, Martin du Gard souffre à ce point qu'il s'examine froidement, sans aucune complaisance : n'est-il pas responsable de l'évolution des sentiments de sa fille, n'a-t-elle pas trouvé la seule issue possible à une situation qu'inconsciemment sans doute il a suscitée, l'élevant en camarade, cultivant en elle ses ressemblances avec lui-même, se réjouissant de la voir s'écarter de sa mère, notant, jusqu'à s'en inquiéter, les progrès de son irréligion ? Mais cette volonté de « possession », de direction des êtres, qu'il ne nie pas, n'a

1. Texte d'août 1951, publié en tête du *Journal* proprement dit, dans le tome II de la présente édition. Nous avons naturellement respecté cette volonté de Martin du Gard.

2. Lettre-testamentaire du 15 décembre 1948, signée « H.M.G. »

3. Lettre du 3 novembre 1950.

4. Formule du 15 juin 1929.

5. *Idem*.

rien à voir avec des rapports incestueux, dont il a étudié le processus en psychologue amateur de vie et en moraliste, les poussant théoriquement jusqu'à leurs conséquences extrêmes. Le Journal ne révèle donc ici aucun trouble inavouable. Une souffrance, oui, celle de voir sa fille devenir indépendante, vivre sa vie — et décevoir les rêves de réussite personnelle et d'avenir brillant qu'il avait faits pour elle... Rien là que de très banal, à tout prendre, même si les tensions qui vont résulter à la fois de la jalousie et de la vanité blessée dépassent la norme et s'exaspèrent jusqu'à l'absurde.

Le livre qu'on va lire est peut-être scandaleux par la manière dont Martin du Gard y piétine les valeurs établies, rédigeant son Journal comme un manuel de libération ? Détrompons-nous : ses violences, vite maîtrisées, disent la force de son indignation face à l'aveuglement des passions destructrices, à la mauvaise foi des partisans, au déchaînement cannibale des instincts. Ce que l'on savait grâce à son œuvre et à sa correspondance trouve ici sa confirmation éclatante : le Journal de Martin du Gard, et les textes intimes qui en tiennent lieu, révèlent la générosité lucide d'un humaniste, attentif à « transformer en conscience le plus d'expériences possibles » : c'est ce qu'ont bien perçu chez lui un Malraux ou un Camus, et qui lui a valu, et lui vaut encore, le sourire condescendant des philosophes du désespoir.

Nous y voilà enfin : au cœur d'une époque plus que jamais religieuse, mystique, où l'irrationnel en tous domaines passe pour vertu et signe de richesse intérieure, le Journal de Martin du Gard est scandaleux parce qu'une voix s'y exprime, humble mais obstinée, souriante mais forte, qui nous dit son refus de toute transcendance, sa foi en la raison, en l'esprit critique, et souligne l'efficacité du doute constructif. Si oser se méfier du passionné fanatique et de l'intellectuel dévoyé paraît inacceptable, alors, oui, ce livre est scandaleux. Si oser défendre l'individu dans un monde où tout l'aliène semble affreusement, bourgeoisement rétrograde, alors, oui, ce livre est scandaleux. Si la haute idée que l'on se fait de son art pousse au travail de la forme, et si la volonté de la dominer, de la plier à son dessein au lieu de crier au génie devant toute manifestation spontanée de l'instinct, alors, oui, voilà un livre scandaleux qui, sur plus de soixante ans, révèle les hésitations d'une conscience d'artiste, anxieuse de ne pas se tromper de voie, parce qu'elle se sent responsable de son témoignage : Martin du Gard, qui a pressenti dès l'âge de sept ou huit ans la puissance de l'écriture, lorsqu'il composait ses lettres à sa mère ou à sa grand-mère « en pensant au destinataire », et qui n'a cessé, depuis, d'expérimenter ses ressources, n'écrit pas et surtout ne publie pas beaucoup. Il n'est pas, et ne veut pas être, « homme de lettres », fonctionnant sur des recettes et des stéréotypes. Chartiste, bénédictin appliqué tant que l'œuvre n'est pas achevée, il est aussi un homme parmi les hommes, sachant fort bien que le monde imaginaire qu'il se sent apte à créer n'a de

sens que par référence au quotidien. Au printemps 1937, à Rome où il est seul, L'Été 1914 enfin terminé, il a ce mot : « La machine humaine a envie de vivre [...] Je me sens de moins en moins fait pour être un écrivain à sécrétion fonctionnelle ininterrompue, comme ils deviennent tous. » La comparaison finale est éloquente, qui souligne bien l'originalité du créateur soucieux de préserver sa force en ne la coupant pas de sa source vive, et qui donne la mesure de son ambition. Dès 1921, n'avait-il pas écrit à Marcel de Coppet : « J'aspire à être un romancier véritable ; j'aspire à avoir assez le don d'évocation, de création vivante, pour... sublimer ce qui, sous une autre plume, serait un mauvais feuilleton¹ » ?

Son Journal, fragment d'une œuvre qui ne ressemble à aucune autre, fait entendre un son unique parce que Martin du Gard, qui le destinait d'abord à n'être que sa mémoire vive, sans aucun souci de publication, l'a composé peu à peu pour fixer l'éphémère et voir clair en lui — si bien que ces pages n'apparaissent certes pas comme le miroir complaisant de Narcisse, ni comme la toile où il brosserait un portrait acceptable de lui-même, mais comme le creuset où la forme mouvante de l'être sans cesse se défait et se recompose.



Grâce aux souvenirs d'enfance, au Journal de guerre comme aux correspondances intimes, en amont et en aval du Journal proprement dit, tenu de 1919 à 1949, c'est toute « la courbe » d'une formation qui s'offre ici : formation de la sensibilité, formation spirituelle, morale et intellectuelle, formation esthétique. On notera combien les lignes de force de la personnalité en gestation apparaissent très tôt chez Martin du Gard : intelligence pratique ouverte aux réalités concrètes, plaisir de l'observation, d'autant plus passionnante qu'elle sera clandestine, curiosité titillée par le pittoresque des êtres et des langages — non des paysages ! —, goût affirmé de l'écriture, que stimule une assez remarquable boulimie de lectures. L'exaltation de la poésie romantique cède vite le pas au roman, roman psychologique, roman de mœurs, Flaubert, Stendhal, Zola, Cervantès, et bientôt roman russe et roman anglais, naissance aussi d'une passion indéfectible pour Montaigne (« J'aime Montaigne à la folie, avec attendrissement et orgueil, comme une jolie femme doit s'aimer en se regardant dans la glace... », écrit-il à Gustave Valmont le 26 septembre 1900). Parallèlement, sans crise, entre la quin-

1. Lettre du 10 octobre 1921.

zième et la dix-neuvième année, l'abandon naturel d'une pratique religieuse qui, pour lui, en vient à ne plus rien signifier : « Je suis de plus en plus convaincu qu'on naît avec une mentalité de croyant ou une mentalité d'athée », dit-il à son ami Valmont le 27 juin 1910, « comme on naît avec son sexe ». On reconstituera aussi l'itinéraire sentimental qui transforme le naïf Roger, galant transi de la médiocre Héléne Hoche en mari sincèrement amoureux d'Héléne Foucault : si, jusque dans sa vieillesse, Martin du Gard ne cesse de moquer l'À-â-mour bêtifiant, est-on sûr qu'il ne passe pas dans ce parti pris quelque ressouvenir amer des illusions qu'il a entretenues, entre seize et vingt-deux ans, et de la souffrance qu'il a éprouvée à l'écroulement de son rêve, lors de sa libération du service militaire ? Rien, sinon l'imagination et le cœur échauffés, ne l'encourageait pourtant à nourrir en secret cette passion platonique pour la jeune Héléne Hoche, qui ne la soupçonnait pas, et que ses parents ne pouvaient en aucun cas donner en mariage à un garçon sans situation ! La brutale décrystallisation, sensible à la fois à son cœur et à son amour-propre, n'a pas peu contribué au scepticisme ironique que Martin du Gard affichera désormais à l'égard des pièges de l'amour... Les choses en vont naturellement tout autrement lorsqu'il rencontre Héléne Foucault, dont il s'assure qu'elle répond à ses sentiments, et qu'il épouse après de brèves fiançailles, persuadé qu'il s'est gardé, cette fois, de tout bovarysme¹... Marcel de Coppet lui dira un jour : « Tu n'as pas connu l'amour. Tu n'as jamais aimé. Je veux dire comme Musset, comme Adolphe, comme Stendhal. Et d'ailleurs c'est une preuve de ton équilibre. Tu as toujours dissocié l'amour sentimental et l'amour physique. Il n'y a pas eu dans ta vie une seule aventure de grande passion. » Martin du Gard recopie ce mot dans son Journal (le 4 octobre 1920), et ajoute : « ce n'est pas tout à fait vrai. Je me souviens du printemps de 1905 et de l'exaltation mystique, de la folie amoureuse que je ressentais pour Héléne. J'en perdais la raison. » Commentaire précieusement, que ce grand pudique ne renouvellera guère... Certes, Roger sait Héléne catholique pratiquante, mais il la persuade et se convainc que sa propre irréligion n'est pas un obstacle à leur union. Cas de conscience pour Héléne qui, sincèrement éprise, « n'a pas le courage de sacrifier son amour à sa foi² ». Quant à lui, il se connaît « tolérant », se pique de n'éprouver aucun anticléricalisme à la Homais, et se sent assez fort pour n'influencer en rien la vie intérieure d'Héléne... et même pour accepter de l'accompagner de temps en temps à la messe. Las, c'était compter sans

1. La date de leurs fiançailles, le 12 décembre 1905, nous est conservée par une lettre d'Héléne, quarante ans tard, le 12 décembre 1945, qui évoque « le rêve insensé » qu'ils ont fait alors, « rêve d'enfants, rêve d'aveugles, pour qui voyait combien nous étions mal assortis ». A quoi Roger proteste, en parlant de leur « foudroyante rencontre ».

2. Lettre de Martin du Gard à Marcel de Coppet du 10 mai 1911.

la qualité de la foi chez sa jeune épouse, une foi exigeante, austère, exclusive, qui eût dû faire d'elle une mystique régulière, non l'épouse charnelle d'un athée, et la mère de son enfant ! Très vite, Hélène se repent de sa faiblesse, qui la fait vivre désormais, pense-t-elle, en état de péché... Comment l'harmonie du foyer n'en souffrirait-elle pas ? Dès 1910, quatre ans à peine après leur mariage, une fêlure apparaît entre eux. La naissance de Christiane, en juillet 1907, eût pourtant pu contribuer à la solidité du couple. Il n'en fut rien, semble-t-il, tant l'atmosphère créée par Hélène a vite paru étouffante à son mari. Le 10 mai 1911, dans sa longue lettre désolée à Marcel de Coppet, Martin du Gard va jusqu'à confier : « ces croyances-là se mêlent à tout ! Dans un ménage uni comme le nôtre, c'est un ferment de mésentente qui peut briser notre bonheur ! Et on n'y peut rien... » La situation s'aggrave encore du fait qu'il travaille depuis quelques mois à S'affranchir ! (le futur Jean Barois), livre traversé, « comme un grand souffle d'air pur », par l'« irréligion absolue » : « Nous vois-tu maintenant l'un devant l'autre, cent fois par jour ! Moi, sortant de mon bureau, ayant travaillé, ayant une fois de plus terrassé tout ce fatras de croyances qui meurent, qui ne peuvent pas ne pas mourir. Hélène, revenant de la messe basse où elle court en semaine, parce qu'il n'y a personne, qu'elle et Dieu [...] Imagines-tu le mensonge qui empoisse ma vie, et imagines-tu ce que je peux souffrir quand j'entends Hélène apprendre à Christiane que Dieu la voit, qu'il est au ciel, qu'il l'aime, qu'il la punira si elle n'est pas sage... » Citation un peu longue, mais capitale, car tout le drame conjugal de Martin du Gard trouve ici son explication : la cause profonde d'une misogynie dont il convenait en souriant n'est pas à chercher ailleurs que dans l'image certes conventionnelle au début du siècle, mais que l'attitude d'Hélène n'a fait, à ses yeux, que conforter : la femme est un être inférieur, malgré toutes ses qualités, parce qu'elle est victime consentante de sa passion exclusive. On pourra faire moisson, dans ce Journal, de nombreuses formules aussi sommaires que celle du 17 mai 1927 : « Mon mépris de la femme, de cet être toujours à vif, mû par les plus inattendus instincts, foncièrement inférieur, s'accroît de jour en jour. » Ce parti pris ne peut s'expliquer que par l'exaspération croissante de Martin du Gard qui, le 6 septembre 1942 encore, lancera ce cri : « ... ce que je peux haïr la religion, les curés, toutes ces absurdités nocives ! Ce que j'ai le droit de haïr tout ça, après avoir vécu tant d'années avec Hélène ! »

Or, la première guerre a laissé à Hélène, pendant près de cinq ans, la responsabilité de l'éducation morale et religieuse de Christiane. « Comment veux-tu que, dans l'avenir, j'assiste, impuissant, à ce qu'on rendra [sic] ma Christiane infirme de naissance, sous mes yeux¹ »,

1. Même lettre à Marcel de Coppet du 10 mai 1911.

s'était exclamé Roger dès 1911. On comprend qu'en 1919 l'urgence d'une réaction lui apparaisse, plus forte que son amour pour sa femme : il y va, pense-t-il, de l'équilibre, de la santé morale de l'enfant. Hélène, dès lors, se sent dépossédée de sa fille par Roger : cruel affrontement dont Christiane, enjeu vulnérable, restera définitivement marquée. C'en est fini désormais du bonheur humain d'Hélène ; elle aura le sentiment de devoir expier sa faute initiale par la souffrance, la solitude, l'exaspération passionnée de voir échapper ceux qu'elle aime à son influence... Le Journal de Martin du Gard est un extraordinaire témoignage sur la vie intérieure de deux êtres complexes, aussi entiers l'un que l'autre, unis jusqu'à l'exaspération par des liens qu'ils ne peuvent ni ne veulent rompre. Un document aussi sur le rôle de l'écriture dans ces crises domestiques : à les raconter, Martin du Gard les revit, s'en déchire une seconde fois avant d'y retrouver la capacité de passer outre, ayant multiplié les analyses rassurantes de soi-même et, en toute bonne foi, plaidé non coupable. On sera frappé de constater qu'Hélène, tout comme lui, utilise volontiers l'écriture comme véhicule de ses griefs, pour leur conserver, disait-elle, toute mesure... Voire ! Il est évident qu'ils acquièrent, figés dans la forme qu'elle leur a choisie, une force rare, et que le destinataire pourra s'y écorcher à loisir. Martin du Gard le perçoit si bien qu'il recopie certains billets d'Hélène, et qu'il a voulu préserver l'ensemble de sa correspondance. De sorte que cette chronique familiale, celle d'un couple et de sa fille, qui pourrait être lassante, se révèle aussi riche qu'un roman russe, et se présente comme un terrain passionnant d'observations, où le psychologue de vocation que se croyait Martin du Gard se trouve souvent en défaut, à cause du caractère sommaire de ses déductions sur la femme et sur le couple. Quand il se sent dépassé, il s'en tire par la boutade et l'ironie. On lira plus d'une page savoureuse, par exemple au moment des fiançailles de Christiane, sur « les regards enamourés, les yeux attendris hors de propos, que la pauvre ensorcelée jette sur son vieux séducteur, et l'air confit, souriant, et pour tout dire idiot que le pauvre Coppet prend, quand il fait la roue devant sa victime... » (14 novembre 1929). Il n'empêche. On ne se défend pas de penser que c'est Hélène qui avait raison lorsqu'à cette époque elle écrivait si fermement à son mari : « Tu n'étais pas fait pour former, à toi seul, une femme. Tu ne les aimes pas, tu ne les connais pas, elles te sont étrangères. Elles ont des complexités qui t'échappent. Tous les moments graves de la vie de ta fille te sont passés inaperçus. Comme ceux de ta femme, d'ailleurs. Et tout simplement parce que nous sommes des "femmes", et que tu ne nous "devines" pas'... » Christiane, entre 1950 et 1957, ne lui dira pas autre chose... Au total, c'est encore Hélène qui, peu de temps avant sa mort, a le mieux résumé cette sombre histoire de famille, où des êtres tirent de leurs

1. Lettre du 22 septembre 1929.

passions exacerbées leur justification et leur tourment : évoquant, le 28 juillet 1949, le déséquilibre de Christiane, Hélène écrit en effet : « Ayant été très amoureuse de son père, ayant ensuite détruit elle-même ce lien, elle ne peut pas supporter que tu aies pu en prendre ton parti, et que tu aies reporté sur moi [sic], dont elle a toujours été jalouse, ce qui explique toute son attitude à mon endroit au cours de sa vie de jeune fille, et l'en excuse aussi. Elle a voulu épouser un homme te ressemblant le plus possible et... elle a épousé un être qui te jalousait et n'avait que le désir de te prendre ta fille, dont il savait la passion pour toi. Tout cela est un mélange qui tient autant de l'inceste que de la jalousie, c'est tragédie antique, ou freudien. » Certes, on restera circonspect devant les affirmations excessives de la fin, dictées par la rancune sourde d'Hélène à l'égard de Coppet, et son inconscient besoin de faire souffrir Roger dans son amitié pour son vieil ami, mais cette lettre prend bien en charge la complexité d'une situation où chacun, Hélène comprise, devient tour à tour, ou simultanément, bourreau des autres et bourreau de soi-même.



Mais les passions domestiques n'ont pas le privilège de l'analyse : ce Journal met aussi l'accent sur l'attention que Martin du Gard a toujours accordée à la santé physique, à tout ce qui, menaçant l'intégrité du corps, suscite la souffrance sinon l'angoisse : les particularités physiologiques — celles de Gide, par exemple — ou les crises de Copeau, à Évian, pendant la Seconde Guerre mondiale, les ravages de la maladie, dont il observe les progrès avec une acuité anxieuse, sur son père, sur sa mère, plus tard sur son ami Maurice Ray, les signes avant-coureurs d'éventuelles affections graves, chez Hélène, chez Marcel de Coppet ou chez lui : tuberculose, cancer, mais aussi coqueluche, zona, phlébite, urémie, ennuis prostatiques, fractures diverses, interventions chirurgicales... tout est prétexte à notation précise, documentée, quasi clinique. C'est que Martin du Gard, dès l'adolescence, est hanté par le vieillissement, la décrépitude, la lutte contre la mort : sa fascination pour la biologie, les sciences expérimentales et la médecine trouve là son explication, de même que son goût de jeunesse pour le roman « naturaliste », à cause de ses prétentions scientifiques : dans l'histoire de sa pensée, la ligne est nette et continue qui, de Claude Bernard à Le Dantec et à Jean Rostand, assure la cohésion de son matérialisme actif et dynamique. Il eût aimé être médecin ; à défaut, il a des amis praticiens (de Duhamel à Roger Froment et à Jean Delay), et il confère un rayonnement significatif, dans son œuvre, à quelques belles figures de « Docteurs » : on se rappellera qu'Antoine Thibault, dans les

projets initiaux, devait être un raté gâchant la fortune paternelle ; presque malgré lui, malgré sa volonté de romancier, Martin du Gard en a fait l'un des patrons parisiens de la pédiatrie, fier d'exercer un « beau métier ». Le rêve de Martin du Gard ? Partir d'une embolie, sans avoir pu s'en rendre compte, sans souffrir et sans l'affreuse période végétative qui précède souvent la mort. Fasciné par le suicide, il se promène avec un petit revolver qui, éventuellement, mettrait fin à ses souffrances — mais il ne sait pas s'il aurait le courage de presser la détente, au fond de lui il ne le croit pas, bien qu'il ne cesse de « s'accoutumer » (au sens où l'entendait Montaigne) à cette idée. Seul résultat tangible de sa précaution inutile : il sera, un soir, arrêté dans les rues de Toulon pour port d'arme prohibée... Mais Antoine Thibault, lui, couronne l'édifice romanesque de Martin du Gard par la mort qu'il se donne : a-t-on assez remarqué qu'un don de cette qualité est une victoire de l'homme sur l'absurde ?

Entré dans la vieillesse, dans ce qu'il nomme « la salle d'attente », Martin du Gard s'exerce à une sagesse de prudente abstention, moins anxieux du « mourir », semble-t-il, depuis qu'il a assisté aux derniers moments de Gide. « Je suis un vieux-au-bois-dormant », écrit-il à Jean Schlumberger le 27 novembre 1954...

En permanence, et dès sa jeunesse, cet anxieux a eu le souci de son cadre de vie. On le verra s'installer dans ses demeures successives avec un enjouement, une exigence de confort et de qualité tout à fait remarquables. C'est une découverte que permet ce Journal, il y a de l'hédoniste en Martin du Gard, un désir de profiter avec sagesse des plaisirs d'un quotidien qu'il voudrait savourer sans arrière-pensée, dans l'illusion de la durée. On sait l'« ensemblier » et le bâtisseur qu'il fut, tant au Verger d'Augy qu'au Tertre, où les tableaux, les bibelots, les meubles, les livres mêmes s'intégraient au décor et concouraient à l'harmonie générale : il eût accepté de tout laisser, mais l'idée lui était insupportable d'en voir partir, séparément, tel ou tel élément. C'est pourquoi il est à même d'apprécier en praticien les efforts de mise en scène, de « mise en tableaux », de son ami Copeau, lors de la première saison du Vieux-Colombier, voire de faire modifier, par son conseil, la force suggestive d'un décor, pour un supplément d'atmosphère. C'est aussi pourquoi, durant une partie de la Première Guerre, il travaille — et ce lui est un viatique pour traverser l'horreur —, aidé par Pierre Margaritis, au décor symbolique de son drame Deux Jours de vacances. Équilibre, élégance, unité, ces qualités classiques font l'œuvre durable : il n'est pas de différence fondamentale entre l'architecte-décorateur et le romancier que Martin du Gard voulut être. Il sait que si certaines trouvailles atteignent spontanément à leur plus grande efficacité, c'est l'exception, et que, le plus souvent, l'improvisation compromet la réussite. Il a, aussi, le plus grand respect du passé et des ruines : il a exhumé les fondations de

*Jumièges, médité devant les restes de Timgad, préféré aux restitutions de Viollet-le-Duc à Carcassonne les murailles brutes d'Aigues-Mortes*¹.

Rien n'est plus agréable à Martin du Gard que de recevoir, dans un cadre choisi, des amis qui ne le sont pas moins : ce Journal tisse la trame des amitiés solides que sa nature sensible, chaleureuse et tendre lui a values. On sera surpris sans doute de découvrir chez l'homme discret, l'homme réservé que son attitude dans une assemblée — à Pontigny par exemple —, laissait supposer, la spontanéité juvénile avec laquelle Martin du Gard se porte au-devant des êtres, parfois d'une manière naïve qui l'expose aux mécomptes : l'enthousiasme adolescent a de ces revers, lorsque la raison tempère l'élan des premiers rapports. Mais l'intuition le trompe rarement sur la qualité d'autrui. Même si leur évolution ultérieure le déçoit, comme celle de Gustave Valmont ou d'André Fernet, Roger Martin du Gard, dès l'âge de vingt ans, put compter sur des amis sûrs, assez différents de lui pour l'influencer, assez proches de ses ambitions pour le comprendre et l'aider : outre Valmont, Michel Fleury, Pierre Margaritis, Ferdinand Verdier, Jean-Richard Bloch, Georges Duhamel, à côté des plus proches, Marcel de Coppet, puis Jacques Copeau, André Gide, Jean Schlumberger, Gaston Gallimard, Mme Théo Van Rysselberghe. Plus tard Malraux, Camus, avec qui il s'entretient passionnément, s'ajoutent aux plus jeunes, ceux qu'il n'a jamais rechigné à guider de ses conseils : Dabit, Jean Morand, Roger Ikor, combien d'autres, qui aiment le consulter... Il y a en lui des vertus indéniabiles de pédagogue, qui tiennent à la fois, paradoxalement, au plaisir égoïste de posséder, de prendre barre sur autrui, et à la générosité fondamentale de Martin du Gard — sans doute aussi, et plus confusément, en aidant l'autre à s'affirmer, au désir de faire échec à tout ce qui peut amoindrir l'homme. C'est pourquoi, d'ailleurs, la formation et l'évolution de ses petits-enfants, Daniel et Anne-Véronique, qui ont éclairé sa vieillesse, l'ont tellement passionné : dès 1938, on le verra, comme tous les grands-pères sans doute, détailler les erreurs de méthode de Coppet et de Christiane dans l'éducation de Daniel et affirmer qu'il faut, en cette matière, se défier de la démagogie ! Et c'est avec infiniment d'attention qu'il esquisse la personnalité de Jean-Paul, dans l'Épilogue des Thibault, en utilisant les mots et les réactions de son petit-fils...

Juste après la Première Guerre mondiale, rencontrant son cousin Maurice — qui avait vingt-trois ans et hésitait à prendre un pseudonyme

1. Soulignons ici que travail et pureté de la forme, respect du passé, ne signifient pas, pour lui, esclavage à l'égard des rigueurs de la grammaire traditionnelle : contre Paul Souday, le censeur du *Temps*, et contre son ami Margaritis, Martin du Gard, par exemple, revendique très haut, le 24 décembre 1917, le droit de ne pas respecter la concordance des temps, et se refuse à l'emploi des imparfaits du subjonctif : « *Je tiens très fort à mon goût naturel en ces matières, parce qu'il s'appuie sur l'usage général du langage courant, lequel a toujours été, de tous temps, le contrôle et le principe d'évolution du langage écrit.* »

pour se lancer en littérature, il avait noté : « Je sens que j'agis sur lui, et ce sentiment de ma force m'est agréable. Je cherche à le dégraisser de son esthétisme, car il est vraiment encrassé de littérature. Ce que je lui donne, au fond, tout simplement, c'est une leçon de probité intérieure. Je le conjure de dépouiller tout ce qui est factice, réminiscences, mensonge d'art, d'aller jusqu'au fond sec de lui-même, et de s'enivrer de vérité âpre, comme faisait Stendhal¹. » « Leçon de probité intérieure », on peut se demander si cette expression ne définit pas, non seulement le Journal de Martin du Gard, mais l'ensemble d'une œuvre qu'il a conçue en toute indépendance, récusant, après inventaire, l'héritage littéraire du XIX^e siècle, et s'efforçant d'atteindre à la « vérité âpre » de l'homme et de son temps.

En tout penseur, en tout écrivain, fût-il son exact contemporain, Martin du Gard traque l'authentique, le son probe : en 1942, rassemblant une documentation sur les milieux qu'est censé fréquenter le jeune Bertrand de Maumort, il est conduit à lire le Journal des Goncourt. Consternation ! « Je demeure ahuri [...] de voir vivre, penser, au naturel, Sainte-Beuve, Renan, Taine, Gautier ! Impossible que cette impression de médiocrité que laissent ces grands hommes vus dans l'abandon de la vie privée, des beuveries et des digestions, soit complètement inexacte et imputable au portraitiste [...] / Comparées à ces réunions [des dîners Magny], celles de Pontigny me rendent assez fier [...] Songeant que c'est dans ce milieu que Léon Daudet, jeune homme, s'est formé, je comprends maintenant un peu mieux qu'il ait osé jeter l'anathème sur le "stupidité XIX^e siècle"². » De fait, le Journal de Martin du Gard multiplie les rencontres avec les gens « de qualité » parmi lesquels il se sent bien, qu'il écoute, amusé ou sceptique, et dont il enregistre les propos avec une alacrité fidèle et, dans l'art du croquis, une verve infiniment efficace. Ainsi passe-t-on de « la distinction désabusée et désinvoltée » d'un Jacques Feyder³ à la nonchalance soucieuse d'un Drieu la Rochelle prononçant, à Berlin, une conférence sur Dada, d'un air absent et comme « à la recherche de lui-même⁴ », de l'évocation savoureuse de Marie-Jeanne Durry, donnant une communication sur Valéry, et dont « les lèvres semblent cracher des mots que les dents viennent de couper à l'emporte-pièce⁵ », à un extraordinaire portrait d'André Malraux observé pour la première fois à Pontigny⁶, de la lumineuse Agnès Copeau au « visage grave et bon » de Madeleine Gide, de la

1. 30 août 1919. C'est Martin du Gard qui souligne.

2. 31 octobre 1942.

3. 26 mars 1933.

4. 8 novembre 1932.

5. À Pontigny, en 1926.

6. En 1928.

« force râblée, [la] probité intellectuelle » de Jules Romains¹ à l'aspect « jeune, gai, mordant » de Madame Théo Van Rysselberghe², de la gravité de « Charly » du Bos au « regard brillant, fiévreux, câlin quand il le fixe » de Georges Pitoëff, « émouvant comme un personnage de Dostoïevski³ », de Duhamel, avec « son air de paysan landais⁴ », à Tristan Bernard, « gros juif barbu et apoplectique⁵ », de Dabit, beau « comme un héros de cinéma⁶ » à Jacques Rivière, « poignardé » sur son lit de mort⁷... Tant et tant d'autres, de Montherlant à Camus, de Jouhandeau à Stefan Zweig ou à Lacretelle... À l'été 1945, arrivant à Paris au moment de la mort de Valéry, avec qui il n'avait « jamais eu de rapports vraiment personnels », mais dont la haute conception qu'il se faisait de la pensée et de la création présente tant de parenté avec la sienne, il écrit : « Je ressens cette perte comme un homme de la rue : une perte immense, une perte pour la France, une perte pour l'humanité, un assombrissement de notre ciel⁸. » Disons-le clairement : c'est dans le Journal de ce solitaire si farouchement éloigné de « la foire sur la place » que l'on ira chercher désormais l'évocation de ses contemporains capitaux. C'est qu'il n'est pas blasé par les jeux de la comédie mondaine, et que son œil, pour être moins sollicité, garde la fraîcheur de son appétence et sa plume la vivacité de son jaillissement. Jamais de « roserie » chez Martin du Gard — ou si rarement ! — : le mot lui répugne autant que la chose, mais un humour souriant, tempéré de tendresse. On sent chez lui ce « goût des êtres » qui le fait si proche de Jacques Copeau, et qui le rend disponible pour toute rencontre nouvelle : ce sédentaire qui, à l'en croire, aurait eu tant de mal à se mouvoir, n'a jamais laissé passer une occasion de voyager, et le nombre de ses déplacements, on le verra, est loin d'être négligeable : à côté de l'Afrique du Nord, en 1896, en 1906 et en 1929, de la Hollande, à l'été 1920, des pays nordiques, en décembre 1937 à l'occasion du prix Nobel, et des Antilles, de mars à décembre 1939, ses principaux séjours à l'étranger sont ceux qu'il fait à Berlin, en mars, puis en octobre-novembre 1932, et à Rome, à l'hiver 1936-1937, puis au printemps 1937. On peut penser qu'il s'y libère des tabous sexuels et se livre sans réticence à ses désirs : on sourira de l'explication délirante du fascisme italien par l'homosexualité et la longueur du membre viril. Mais l'atmosphère de

1. 27 janvier 1935.

2. 12 septembre 1923.

3. 22 novembre 1921.

4. 20 avril 1920.

5. 18 décembre 1919.

6. 6 janvier 1928.

7. 14 février 1925.

8. Récit rétrospectif rédigé dans son Journal après son retour au Tertre, sous la date du 8 août 1945.

ROGER MARTIN DU GARD

Journal I

Souvenirs d'enfance - Textes autobiographiques -
Lettres intimes - Notes - Journal de guerre

Le véritable *Journal* de Roger Martin du Gard ne commence qu'en juillet 1919, et s'achève à la mort de sa femme, à l'automne 1949. On en trouvera le texte intégral dans les volumes II et III. Mais le romancier avait conservé et lié au sort de ce *Journal*, à côté de lettres intimes (à sa famille, à sa femme, à sa fille, à Marcel de Coppet), d'importants ensembles épistolaires, notamment sa correspondance croisée avec le poète Gustave Valmont (mort en 1914) et avec le musicien Pierre Margaritis (mort en 1918), de même qu'il n'avait pas détruit les petits carnets qui constituent son « Journal de guerre ».

Tout cela, joint à un chapitre de ses souvenirs d'enfance, relatif à sa découverte de la sexualité et auquel il attachait beaucoup d'importance, forme la matière, presque totalement inédite, de ce volume. C'est dire quel portrait fouillé, complexe, vivant dans ses emportements, ses sourires et ses attendrissements, ses contradictions et ses progressives certitudes se dessine ici, au fil d'une éducation de la sensibilité et de la raison.

C'est dire aussi quel bilan historique d'une implacable netteté impose l'itinéraire de Martin du Gard – un itinéraire original si on le compare à celui de ses contemporains, Gide, Copeau, Schlumberger, Mauriac, Duhamel : toutes les valeurs, psychologiques, morales, sociales, politiques, idéologiques et esthétiques, d'une époque qui s'écroule en plein désarroi sont mesurées par lui à l'aune de l'authenticité, de la liberté et du bonheur. Voilà pourquoi s'amorce ici l'image forte d'un réfractaire, dont l'écriture est très tôt perçue comme l'arme de la révolte : pendant soixante-dix ans, *l'écrivain* Martin du Gard ne cessera de lutter contre l'absurde, refusant non de prendre parti, mais d'en prendre son parti. Comment, après cela, s'étonner que Camus l'ait si bien compris ?

Claude Sicard est professeur à l'Université de Toulouse-le Mirail. Auteur d'une thèse sur La Formation littéraire de Roger Martin du Gard (Lille III, 1973 ; Champion, 1976), il a notamment publié la Correspondance Jacques Copeau-Roger Martin du Gard (2 vol., Gallimard, 1972) et le Journal de Jacques Copeau (2 vol., Seghers, 1991).



9 782070 727063



92-IX A 72706 ISBN 2-07-072706-8

350 FF tc